

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



24



THE ALBION

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



DALMANZY,
OU
LE FILS NATUREL,
D R A M E
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par le Citoyen BOULLAUT.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
des VARIÉTÉS AMUSANTES, le 22 juin
1793, (vieux style).*

Prix, 1 liv. 10 sols.



A P A R I S,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du
Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1794

BIBLIOTHÈQUE
DU
SENAT.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. DOLBAN , colonel , Père noble.
FLORVAL , lieutenant. Le Citoyen ST. ELME.
DALMANZY , sous-lieu-
tenant. Le Cit. CLAIRVILLE.
MAD. VOLSAN , mère
de Dalmanzy. La Citoyenne BELVAL.
FANNY , prétendue nièce
de M. Dolban. La Citoyenne DURAND.
FINETTE , gouvernante
de Fanny. La Citoyenne CHEVRIER.
FRONTIN , domestique. Le Citoyen ROUSSEAU.

*Aux deux premiers Actes , le Théâtre repré-
sente un salon. Le troisième se passe dans
une prison.*

Nota. Le Citoyen BOULLAUT donne avis à
tous les Directeurs de Spectacles , que la Citoyenne
TOUBON est exclusivement propriétaire et du droit
d'imprimer, et de celui de laisser jouer *Dalmanzy*,
ou *Le Fils naturel* , sur tous les Théâtres de la Ré-
publique. L'acte de son droit de propriété est déposé
chez le Citoyen AVARE, Notaire , rue de Richelieu ,
N^o. 904.

Ce 5^e Nivôse , l'an 2 de la République française.

BOULLAUT.



DALMANZY,
OU
LE FILS NATUREL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH BIEN, Lucette, que dis-tu de la tristesse, de la mélancolie de mon maître ?

FINETTE.

Je dis que c'est un misanthrope, et qu'il passe pour tel dans le monde. Il ne va dans aucune société, il ne quitte pas plus sa maison qu'un vieux tuteur jaloux de sa pupile. Un homme de son rang, comblé

des faveurs de la fortune, vivre ainsi retiré ! Cela me fâche.

FRONTIN.

Cet homme-là a un fond de chagrin qu'il ne peut surmonter. Ça me fait de la peine ; car j'aime mon maître : il est si bon ! Mais aussi, que ne prend-il, comme moi, le tems comme il vient ? Toujours content, toujours joyeux, sur-tout quand je suis près de ma Finette, je n'ai de souci que lorsque je suis loin d'elle ; et... je n'ai pas tort.

FINETTE.

Comment ! tu n'as pas tort ?

FRONTIN.

Oui... hier encore, Monsieur l'officier...

FINETTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien ! vous lui avez donné un tendre baiser.

FINETTE.

Point du tout ; c'est lui qui l'a pris.

FRONTIN.

Fort bien ! c'est lui qui l'a pris ? Et vous l'avez laissé prendre ?

FINETTE.

Mais, mon ami, tu n'y penses pas : vouloir l'en empêcher, c'eût été peine perdue. Tu ne sais donc pas que rien ne peut résister à ces Messieurs, et pour les combattre, il faudrait avoir un courage...

FRONTIN.

Que vous ne vous sentez pas ?

FINETTE.

Oh ! sûrement. Et puis, dans ces sortes d'affaires, le vaincu a autant d'avantage que le vainqueur.

(5)

FRONTIN.

Je n'ai plus rien à dire , et je me rends. Mais , du moins , tu ne me refuseras pas.... (*Il veut l'embrasser. Elle se défend*). Comment ! tu voudrais me refuser , à moi !

FINETTE.

Tu n'es pas un guerrier.

FRONTIN.

Oh ! je le suis , quand il s'agit de pareils combats , et je me sens assez de courage pour attaquer l'ennemi. (*Après quelques débats , il l'embrasse*). Ah ! victoire ! (*Florval entre*).

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL.

FLORVAL *s'avancant*.

COURAGE , courage ! On dirait que ce garçon-là a pris quelques-unes de mes leçons.

FINETTE.

Ah ! c'est vous , M. de Florval ?

FLORVAL.

Oui , c'est moi. Je suis peut-être entré fort mal-à-propos ? Si j'avais prévu... Mais qui diable s'en serait douté ? Il paraît cependant que ce n'est pas un coup d'essai.

FINETTE.

Cela ne doit pas vous surprendre ; c'est mon futur époux.

F L O R V A L.

Ah ! c'est le futur ! Il anticipe sur le mariage ; rien n'est plus naturel : il n'y a pas vraiment de quoi s'étonner. (*A Frontin*). Et tu es bien décidé à en faire ton épouse ?

F R O N T I N.

Oui , Monsieur.

F L O R V A L.

Tu es bien hardi. (*Il regarde Finette*). Elle est agaçante , jolie ;... ses yeux pétillent de l'amour du plaisir : ne crains-tu pas que ta maligne étoile....

F R O N T I N.

Je vous entends , Monsieur ; mais je ne crains rien : je suis résigné à tout.

F L O R V A L.

Admirable résignation !

F R O N T I N.

Je ne prétends point au mérite de l'originalité. Il faut toujours se conformer à l'usage du siècle. Je ne veux pas que l'on me montre au bout du doigt ; c'est-là ma manière de voir. (*Il sort*).

SCÈNE III.

F I N E T T E , F L O R V A L.

F L O R V A L.

COMMENT donc ! il regarde les choses d'un oeil vraiment philosophique ! Je te conseille d'en faire au plutôt ton époux. Ce garçon-là te convient ; il est de bonne composition ; tu feras avec lui tout

ce que tu voudras. Il serait à désirer que l'univers fût peuplé de maris de cette espèce.

FINETTE.

Pouvez-vous faire, Monsieur, un pareil souhait dans le pays que vous habitez ?

FLORVAL.

En France, à la vérité, ils ne sont pas gênans ; il faut leur rendre justice. Ils sont on ne peut plus civilisés ; mais ce n'est pas par-tout de même. J'ai voyagé : je sais ce qu'il en est. En Espagne, en Italie, c'est bien différent ! Ces Messieurs sont brutaux au dernier des points. Ils se défont de vous de la manière la plus incivile. Tantôt ils ont recours à des coupe-jarrets, tantôt à des inquisiteurs, qui, jaloux de se voir rivaillés, ne manquent jamais de faire de vous de pieux auto-da-fés.

FINETTE.

Il paraît que nous jouissons de bien faibles avantages dans ces climats : j'aime beaucoup mieux habiter celui-ci.

FLORVAL.

C'est ce qui te trompe : elles ont toujours l'adresse de mettre en défaut la surveillance maritale. Ne sais-tu pas qu'une femme, dans tous les pays, vient toujours à bout de duper son mari quand elle le veut. Auprès d'elle, le plus fin n'est jamais qu'un sot.

FINETTE.

Mais, Monsieur, vous nous donnez des éloges.

FLORVAL.

Je vous rends justice... Parlons d'autre chose. Mon amour, quel succès peut-il espérer ?

FINETTE.

Aucun.

FLORVAL.

Tu es laconique.

FINETTE.

Eh ! faut-il faire de longues phrases pour vous dire qu'on ne vous aime pas , qu'il n'y a même pas d'espoir qu'on vous aime par la suite ?

FLORVAL.

Oh ! tu badines ?

FINETTE.

Ce que je vous dis est très-sérieux.

FLORVAL.

Comment ! tu parles sérieusement ? Je ne m'en serais jamais douté !... Quoi ! Fanny , vous ne m'aimez pas ! Et moi , je vous aime , je brûle !... C'est pourtant dommage ! Je ne reviens pas de ma surprise. Deux jours de suite pour soumettre la beauté la plus rebelle ! D'honneur , l'aventure est singulière !... Mais enfin ce revers ne doit pas nous déconcerter. Plus il y a d'obstacles à vaincre , plus la victoire est glorieuse. La voici. Qu'elle est belle !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FANNY.

FLORVAL.

QUE je rends grâces , Mademoiselle , au hasard qui me conduit en ces lieux ! Il me procure le bonheur de présenter mon hommage aux charmes et à la beauté.

FANNY.

Votre compliment, Monsieur , est fort honnête.

F L O R V A L.

Je suis vrai , Mademoiselle : vous en conviendriez vous-même , si la modestie ne vous commandait de le contester. (*A part*). Dois-je lui parler de mon amour ? Que risqué-je ?

F A N N Y.

Sans doute Monsieur attend ici mon oncle ? Je vais le prévenir.

F L O R V A L.

Non , Mademoiselle , restez , je vous en conjure. Si vous saviez ! (*Il soupire*).

F A N N Y.

Combien , peut-être , cela vous impatiente ! Mais je vais...

F L O R V A L.

Non , je ne souffrirai pas... Ces momens sont trop doux : les laisser échapper , affaiblirait le prix que je leur donne.

F A N N Y.

Monsieur est si poli !

F L O R V A L.

Je ne le suis pas plus qu'il ne faut , Mademoiselle : je ne cède qu'à l'impulsion des plus beaux sentimens. L'amour et l'amitié...

F A N N Y.

Sont alternativement les compagnes de l'infortune ou du plaisir.

F L O R V A L.

Hélas ! Mademoiselle , je ne l'éprouve que trop près de l'objet que j'aime.

F A N N Y.

Quoi ! vous aimez ? et...

F L O R V A L.

Je ne peux m'en défendre. Mon cœur, pour la première fois, brûle d'une ardeur sincère. Car jusqu'à présent, l'amour du plaisir avait été mon unique passion, et toutes les jolies femmes avaient des droits égaux à ma tendresse volage; en un mot, je les adorais toutes: je n'en distinguais aucune. Mais aujourd'hui, c'est autre chose. Mon cœur ne saurait être partagé; il est tout occupé de l'objet qu'il aime. Eh! quel serait son bonheur, si l'on répondait à la flamme qui le consume! (*Il soupire*).

F A N N Y.

Votre sort, Monsieur, est à plaindre; mais que voulez-vous? La personne que vous aimez ne partage pas, sans doute, vos sentimens!... Ah! voici mon oncle.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, M. DOLBAN.

F L O R V A L *à part.*

IL prend bien mal son tems. Adieu ma déclaration!

D O L B A N.

Je ne croyais pas te trouver ici. Ne m'avais-tu pas dit hier que tu devais aller passer la journée chez Madame Surville?

F A N N Y.

Permettez, Monsieur, que nous nous retirions.
(*Elles sortent*).

SCÈNE VI.

DOLBAN, FLORVAL.

FLORVAL.

J'AVAIS promis, il est vrai, à Madame Surville ; mais je me suis décidé, pour la première fois, à lui manquer de parole.

DOLBAN.

Je ne te reconnais point là, et je n'aurais jamais cru...

FLORVAL.

Je suis, mon ami, si excédé des sociétés ! J'ai encore passé la nuit chez la folle de Versac. A propos, elle est fort en colère contre toi.

DOLBAN.

Et sais-tu pourquoi ?

FLORVAL.

Elle t'avait invité à venir faire la partie ; mais tu as oublié cette invitation, comme toutes celles que l'on te fait. Sais-tu bien que tu passes dans le monde pour un être tout singulier ?

DOLBAN.

Comment donc ?

FLORVAL.

Où ! S'il faut, te parler franchement, je te dirai que ton humeur triste et mélancolique te fait un tort considérable ; on va jusqu'à t'accuser de misanthropie. Jamais on ne te voit dans aucun cercle.

D O L B A N.

Mais tu sais, mon ami, qu'en ce moment mes nombreuses occupations ne me permettent pas de sacrifier au plaisir.

F L O R V A L.

Je m'attendais à cette réponse ! Vains subterfuges : tu ne me feras point prendre le change : je connais ton caractère. Dans tous les tems, tu as chéri la solitude. Et quelle peut en être la cause ? Comblé des faveurs du sort, entouré de l'estime de tes soldats, ne devrais-tu pas être heureux ?

D O L B A N.

Sans doute, je devrais l'être ; mais, mon ami, je ne le suis qu'en apparence. Celui qui connaît le remords, ne connaît point le bonheur.

F L O R V A L.

Tu m'inquiètes. Me serais-je trompé ? Aurais-tu des chagrins ? Ne me les cèle pas : je veux les partager ; mon amitié pour toi m'en fait un devoir.

D O L B A N.

Je suis bien sensible à ta sollicitude ; mais cesse de m'interroger. Que t'importe de savoir....

F L O R V A L.

Que m'importe de savoir.... Tu ne me crois donc pas ton ami?... Ah ! Dolban, cette réserve de ta part...

D O L B A N.

Ne me fais pas de reproches. Je t'ai toujours cru mon ami.

F L O R V A L.

Eh bien, si tu me crois tel, il faut me satisfaire : rends-moi le dépositaire de tes chagrins. C'est une dette à l'amitié : si tu refuses de l'acquitter, je ne te regarderai plus.

D O L B A N.

N'achève pas.

F L O R V A L.

J'ai la tête légère ; mais cela n'exempte pas le cœur de la sensibilité. Ne balances donc plus à me confier la cause de ta mélancolie. Crois-moi , le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes : renfermé dans le silence , il n'en devient que plus dévorant.

D O L B A N.

O mon ami ! tu me pénètres l'âme. Je me rends à tes instances. Je vais , puisque tu me le commandes , te dévoiler la source de mes maux. Ce ne sera pas sans rougir. Ecoute.

F L O R V A L.

Eh bien ?

D O L B A N.

Tu sauras que dans ma jeunesse , la chasse était un de mes plaisirs les plus vifs. Un jour , emporté par l'ardeur de cette passion , je m'étais égaré dans la campagne. Après avoir erré quelque-tems , sans savoir où porter mes pas , j'aperçus le toit d'une maison. Tu dois penser quelle fut ma joie à cette découverte ; car j'étais fatigué , harcelé , tourmenté par la faim et la soif.

F L O R V A L.

Messieurs les chasseurs sont souvent pris de la sorte ; aussi n'ai-je jamais eu de goût pour ce genre de plaisir. Poursuis.

D O L B A N.

Je m'achemine vers mon hôtellerie. J'arrive , je frappe. Un vieillard se présente à ma vue. Il me reçoit avec bonté. Je lui raconte ma mésaventure. Il sourit , et me dit : « Je suis bien aise que ma » maison soit la première que vous ayez rencontrée. » Vous y serez accueilli , non pas splendidement , » mais de bon cœur ». Je m'efforçais de lui témoigner

ma reconnaissance , lorsque sa fille entra. Quelle fut mon émotion en la voyant ! Comme elle me parut belle ! La douceur et l'ingénuité étaient peintes sur son front. Une légère rougeur dont je me crus la cause , faisait encore ressortir l'éclat de son teint , dont l'éclat égalait celui de la rose naissante. Je lui balbutiai quelques mots insignifiants auxquels son embarras timide l'empêcha de répondre.

F L O R V A L .

Sans doute , tu ne pensais plus aux fatigues de la chasse. Tel est l'empire de la beauté , qu'il fait oublier tous les maux que l'on a soufferts.

D O L B A N .

Hélas ! je ne pensais à rien. La présence de la fille de mon hôte avait intercepté l'usage de mes sens. Je n'étais plus à moi : l'impression qu'elle m'avait faite tenait mon cœur agité. Le bon vieillard qui , sans doute , s'était aperçu de cette contenance , changea fort à propos la conversation. Il entra dans quelques détails sur sa fortune , sa naissance et ses malheurs. Son unique espoir se fondait sur un fils qu'il avait à l'armée. *(Ici Florval fait un geste qui témoigne sa réflexion sur le passé).*

F L O R V A L .

Ceci a un singulier rapport... Mais non.

D O L B A N .

Tu paraissais distrait ?

F L O R V A L .

Non , je t'écoute. Continue...

D O L B A N .

Je me fis connaître à mon tour. Il m'apprit alors que j'étais éloigné du château de mon père d'une distance assez considérable. L'heure de nous séparer étant arrivée , mon hôte me dit : « Vous avez , sans doute , besoin de repos : je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné. » A peine fus-je

resté seul , que je me livrai tout entier au sentiment qu'avait fait naître dans mon âme le regard séducteur de l'innocence et de la beauté. L'esprit rempli du plus doux espoir , je savourais à longs traits les charmes d'une illusion prête à se réaliser. Le sommeil jaloux vint dérober mes sens à l'ivresse que je goûtais avec tant de plaisir. Le jour commençait lorsque je m'éveillai , l'idée toujours tendue vers l'objet de ma nouvelle flamme. Je me lève , je sors ; j'allais respirer l'air du matin. Je me rappelle qu'une simple cloison séparait ma chambre de la sienne. Ciel ! je ne sais quelle fatalité m'entraînait. J'ouvre doucement la porte , j'entre en tremblant... Oh ! comme vous étiez belle ! Le désordre voluptueux du sommeil ajoutait encore à vos charmes. Mes yeux étaient entièrement fixés sur vous , et mon cœur battait avec violence. Bientôt j'oubliai que j'allais violer les droits de l'hospitalité. Aveuglé par le délire de mes sens... Ah ! épargne-moi le récit d'un tableau qui m'accable.

F L O R V A L.

Je devine sans peine quel fut le dénouement. Sans doute il fut heureux pour toi ? On fut sensible à ta flamme ; en un mot , on mit le comble à tes vœux ?

D O L B A N.

Ce bonheur ne dura qu'un instant ; et les remords qui l'ont suivi ne cesseront jamais. Le jour étant avancé , il fallut prendre congé de mon hôte , il fallut quitter les lieux où j'avais connu , pour la première fois , les traits piquans de l'amour. Je m'en éloignai à regret. Je ne fus pas plutôt rendu , que je ne pensais déjà qu'au moment où je pourrais revoir celle qui captivait mon cœur. Je l'avancai autant qu'il fut possible ; et je fis part de mes intentions à M. de Volsan.

D O L B A N.

M. de Volsan !

F L O R V A L.

C'est ainsi que s'appelait le père de mon amante.

F L O R V A L.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? De quel coup suis - je frappé !... Et c'est mon ami qui me le porte !...

D O L B A N.

Qu'as-tu ? que veux-tu dire ?

F L O R V A L.

Suis-je assez malheureux ?

D O L B A N.

Tu m'effrayes !

F L O R V A L.

Cruel ami ! c'est donc à toi que je dois le déshonneur de ma famille !

D O L B A N.

Quoi ! se peut-il ? tu appartiendrais....

F L O R V A L.

Je suis le fils de ce vieillard respectable que tu as précipité dans le tombeau , en outrageant une sœur que j'adorais , et qui méritait de plus heureux destins.

D O L B A N.

Toi le fils de M. de Volsan !... O ciel ! de quelle horreur tu m'environnes !... comme tu me poursuis !... comme tu m'accables !... Quand pourrai-je succomber sous tes coups ? Tu ne prolonges mes jours que pour prolonger mes tourmens... Mais ne saurais-je tromper ta vengeance !... C'est assez : j'ai vécu trop long-tems. D'un coup , terminons tous mes maux ! (*Il tire son épée*).

F L O R V A L.

Ciel ! que vas-tu faire ? Tu veux donc aussi me priver d'un ami.

F L O R V A L.

Moi , ton ami ! dis plutôt ton ennemi. Je suis un monstre dont il faut purger la terre... Prends cette épée , et , si tu m'aimes , épargne-moi la peine... Oui , plonge-la dans ce cœur empoisonné.

F L O R V A L.

Quelle fureur t'aveugle? Quoi! tu pourrais penser....
Ah! calme tes sens éperdus; l'amitié t'en conjure.

D O L B A N.

Hélas! je m'égare! Pardonne, ô mon ami! prends pitié d'un malheureux qui n'est devenu criminel que par l'obstination d'un père orgueilleux et intéressé. Ah! sans doute, je ne mériterais pas tes reproches. C'est lui seul qui m'a forcé de devenir cruel envers ta famille. Mon dessein fut toujours de réparer les torts que j'avais envers elle. Je voulais unir ma destinée à celle de ta malheureuse sœur. J'ai tout employé pour fléchir mon père: tout semblait, au contraire, exciter son courroux. Il opposait à mon devoir l'inégalité de la fortune et de la naissance.

F L O R V A L.

Barbares préjugés! funeste ambition! que de maux vous engendrez parmi les hommes! Pour vous encenser, ils ne craignent pas de se rendre coupables des injustices les plus atroces.

D O L B A N.

Mon père voyant que mon amour, loin de s'affaiblir par la résistance, devenait de jour en jour plus violent, crut devoir m'éloigner de sa maison. Il me fit partir pour la capitale. Il m'y recommanda à un de ses amis, qui m'obtint une sous-lieutenance. Je ne tardai pas à joindre mon régiment. Tu dois concevoir quelle fut ma douleur, de me voir séparé de celle qui fixait mes desirs, sur-tout au moment où elle allait donner le jour au gage funeste de notre tendresse. Je me disais à moi-même: Je ne verrai donc plus ma Sophie; nos larmes, nos soupirs ne se confondront plus. Chaque jour voyait augmenter mon inquiétude et mes regrets; et je commençais à désespérer de les voir finir, lorsqu'un rayon d'espoir vint ranimer mon cœur. Le ciel venait de terminer la carrière de celui qui s'opposait à ma félicité: je venais

de perdre mon père. Je revole aussi-tôt vers le sol qui m'avait vu naître, et qui avait été témoin de nos premiers feux. Hélas ! quel coup de foudre pour moi d'apprendre que M. de Voisan n'existait plus, que sa fille infortunée avait fui avec son enfant, et qu'on ignorait le lieu de sa retraite !

F L O R V A L.

J'ai fait tous mes efforts pour la découvrir ; mais ils n'ont eu aucun succès ; et il faut renoncer désormais à la revoir.

D O L B A N.

Elle aura, sans doute, succombé sous le poids de ses malheurs. Cruelle idée ! tu remplis mon cœur d'effroi ! Toute espérance est donc inutile ! Sophie n'est plus. Ah ! que ne puis-je arroser de mes larmes la terre qui couvre sa tombe ! Et ce gage de l'amour le plus tendre et le plus malheureux, que sera-t-il devenu ? Ah ! si je pouvais, avant de mourir, le presser sur mon cœur ! La mort, à ce prix, serait pour moi le plus doux instant de ma vie... O ciel ! si tu as permis qu'il survécût à sa malheureuse mère, daigne prendre soin de lui ; il est innocent... Et toi, mon ami, que j'ai tant affligé, tu devrais m'abhorrer. Mais prends pitié de mon sort. Si je suis coupable, je n'en ai pas moins des droits à ton indulgence.

F L O R V A L.

Rassure-toi. Tu n'es point coupable. Tes sentimens furent toujours purs. C'est ton père seul qui cause les chagrins que nous éprouvons tous deux ; c'est lui seul qu'il faut accuser de nos malheurs. Mais toi, tu seras toujours mon ami. Cette circonstance, oui, cette circonstance doit resserrer encore les nœuds du sentiment qui nous unit.

D O L B A N.

Généreux ami, c'est ainsi que tu te venges de celui qui causa tous tes malheurs. Que je te serre dans mes bras ! (*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

FANNY, FINETTE.

FINETTE.

Vous aurez beau vous en défendre, Mademoiselle, je suis certaine que votre cœur n'est plus à vous. A votre âge, on n'est pas aussi indifférente que vous l'êtes pour M. Florval, si vous n'aimiez personne. D'ailleurs, jeune et jolie comme vous êtes, il est très-possible qu'il ne soit pas le premier qui vous ait parlé d'amour.

FANNY.

Sais-tu bien, Finette, que tu me fais-là des compliments ? Mais tu ne m'abuseras pas. Je sais quel cas je dois en faire.

FINETTE.

Quel intérêt aurais-je, Mademoiselle, de vous abuser ? Si c'était un amant, vous auriez peut-être lieu de le croire ; car les éloges ne coûtent rien à ces Messieurs, et nous, nous sommes toujours assez bonnes pour les écouter. L'orgueil et la présomption ont toujours perdu notre sexe.

FANNY.

Tu ne fais point là un portrait avantageux pour nous.

FINETTE.

Moi, je ne saurais taire la vérité. Il faut nous rendre la justice qui nous est due. Lorsque vous aurez acquis mon expérience, vous jugerez alors si Finette avait tort ou raison... Mais revenons au pauvre M. Florval. Vous croyez que votre cœur jamais ne s'attendrira pour lui ?

FANNY.

Oh ! non : je pourrais même l'assurer.

FINETTE.

Cet air d'assurance me persuade encore davantage que vous n'en êtes plus maîtresse. Je ne sais si je me trompe ; j'ai de violens soupçons contre le jeune d'Almanzy. Il est...

FANNY.

Quoi ! tu pourrais croire....

FINETTE.

Et pourquoi pas ? Il est aimable , jeune , d'un caractère doux , prévenant ; qualités qui plaisent toujours à notre sexe.

FANNY.

Je partage , à la vérité , le sentiment de mon oncle à son égard : j'ai pour Dalmanzy de l'estime et de l'amitié.

FINETTE.

De l'estime et de l'amitié ? Ne vous êtes-vous pas méprise sur la nature du dernier sentiment ? Entre l'amour et l'amitié la nuance est bien légère ; et vous ne seriez pas la première qui s'y fût trompée... Et pourquoi tant de réserve avec moi ? Que craignez-vous ? Ne suis-je pas votre gouvernante , et par conséquent votre confidente ? C'est dans l'ordre :

FANNY.

Ta curiosité est bien grande.

FINETTE.

Vous avez grand tort de me faire ce reproche. D'ailleurs , elle n'a d'autre motif que l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Rien n'est plus naturel. Chargée du soin de votre enfance , c'est moi , en quelque sorte , qui vous ai élevée. Je crois , à tous égards , mériter votre confiance.

FANNY.

Je n'ai point oublié les soins que tu m'as prodigués ; leur souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur. Pour te le prouver , je vais te satisfaire. Je ne te le cacherai point ; j'aime le jeune Dalmanzy. Sa figure intéressante , son caractère doux et honnête , enfin tout en lui a disposé mon âme à la tendresse.

FINETTE.

Et vous êtes sûre d'être payée de retour ?

FANNY.

J'ignore s'il partage mes sentimens ; mais j'ai cru m'appercevoir par ses prévenances , ses discours , qu'il avait , sinon de l'amour , du moins de l'amitié pour moi.

FINETTE.

Je vois que vous ne risquez rien d'assurer qu'il vous aime. Tant-mieux ; j'en suis bien aise. [M. Dalmanzy est jeune ; il est aimable , il est fait pour rendre une femme heureuse ; mais il n'est pas riche , et votre oncle pourrait bien ne pas consentir à votre union.

FANNY.

Loin de craindre que mon oncle s'y oppose , je suis sûre qu'il approuve encore mon choix. Et d'ailleurs , qu'importe la richesse au bonheur de deux époux ? S'ils s'aiment bien , cela ne suffit-il pas pour les rendre heureux ?

FINETTE.

C'est bien là le langage des amans. Sachez , Mademoiselle , que dans le siècle où nous sommes , les douceurs de l'hymen n'ont de charmes , qu'autant qu'elles sont accompagnées des faveurs de la fortune.

SCÈNE VIII.
LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA table est servie, Mademoiselle.

FINETTE.

Monsieur est de retour?

LE LAQUAIS.

Oui, Mademoiselle.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DALMANZY *seul.*

QUE ces lieux ont d'attraits pour moi ! qu'ils ont de charmes pour mon cœur ! Je les aborde toujours avec plaisir, et m'en éloigne toujours à regret ! Eh ! dois-je m'en étonner ? J'y trouve à-la-fois un ami qui a pour moi la tendresse d'un père, une amante que j'adore... Chère Fanny ! c'est toi qui la première m'as pénétré du sentiment de l'amour ! Proscrit, dès ma naissance, par de barbares préjugés, je n'avais connu jusqu'alors que ceux de la tendresse filiale et de la douleur. Hélas ! lorsque je suis près de toi, j'oublie l'amertume de ma destinée ... Mais quelqu'un vient. C'est elle.

SCÈNE II.

DALMANZY, FANNY.

FANNY.

QUOI ! tout seul ici ? Il ne vous ennuie point ?
Si j'avais su...

DALMANZY.

Eh bien ?

FANNY.

Je serais venue vous tenir compagnie ! Mais aussi

qui savait que vous deviez venir ? Il y avait un siècle qu'on ne vous avait vu. Nous priver aussi long-tems du plaisir de vous voir ! ah ! ce n'est pas bien à vous ! Mon oncle en parlait hier. Il me demanda : « Où donc » est Dalmanzy ? Serait-il indisposé » ? J'espère qu'à l'avenir, vous nous épargnerez une pareille inquiétude.

D A L M A N Z Y.

J'aime à vous voir, chère Fanny, me faire de pareils reproches ; mais je ne les mérite pas. Je ne suis pas aussi coupable que vous voudriez me le persuader : je n'ai laissé qu'un seul jour sans vous voir.

F A N N Y.

Un seul jour ! mais c'est beaucoup.

D A L M A N Z Y.

Que je suis aise de cette rigueur ! Elle m'apprend que vous daignez quelquefois vous occuper de Dalmanzy.

F A N N Y.

Auriez-vous pu en douter jusqu'à présent ? Ah ! si vous saviez combien mon oncle vous chérit et vous aime, comme il s'intéresse à vous ! Il vous regarde comme son fils. Et que de raisons n'a-t-il pas pour s'attacher à vous ! Vous avez sauvé ses jours menacés par les ennemis de notre liberté. Il vous doit la vie : il ne fait que s'acquitter envers vous.

D A L M A N Z Y.

Les sentimens de M. Dolban à mon égard, me sont connus. Son zèle à me servir ne s'est-il pas montré plus d'une fois ? N'est-ce pas à lui que je dois la place que j'occupe ? Sans son appui, pourrais-je espérer d'y parvenir ? Ah ! chère Fanny, je n'oublierai jamais mon bienfaiteur. Dans un cœur sensible, le sentiment de la reconnaissance est éternel.

F A N N Y, *à part.*

Plus je l'écoute, et plus il m'enchanté. Ah ! moi,

je vais parler ! Je ne saurais garder un secret si longtemps.

D A L M A N Z Y.

Vous parlez seule ?

F A N N Y.

Je pensois à une conversation que nous avons eue ensemble mon oncle et moi. Elle ne vous est pas étrangère.

D A L M A N Z Y.

Oserais-je , chère Fanny , vous demander quelle part je pouvais y avoir ?

F A N N Y.

Une autre , à ma place , vous en ferait un mystère ; mais moi , je vais tout vous dire. Ecoutez.

D A L M A N Z Y.

J'écoute.

F A N N Y.

Mon oncle me dit , il y a quelques jours : « Fanny , » voici le moment de t'établir. C'est par cet établissement que je dois assurer le succès des soins que j'ai » pris pour ton bonheur. Mais je veux te consulter sur » une affaire qui t'intéresse encore plus que moi. Je ne » veux qu'approuver le choix que ton cœur aura fait. » Je sais trop combien il est dangereux de forcer l'inclination. Ton cœur est-il encore libre ? S'il l'était , » je te proposerais quelqu'un qui peut-être te conviendrait ». Je lui répondis sans doute trop inconsidérément , que je n'avais encore distingué personne , et qu'il pouvait me proposer celui qu'il me croyait convenable.

D A L M A N Z Y.

Eh bien ?

F A N N Y.

Eh bien , il m'offrit , pour époux , un jeune homme pour lequel il a beaucoup d'estime. Il me fit l'éloge de ses qualités , que j'avais peut être remarquées avant lui.

Prévenu en faveur de celui qu'il me proposait , je lui répondis qu'il ne m'en coûterait pas d'adopter son choix. Ah ! si vous saviez comme il fut content de ma réponse !

D A L M A N Z Y.

Pardon , si je vous interromps. Vous n'avez pas nommé celui que vous avez si bien choisi l'un et l'autre.

F A N N Y.

Je ne l'ai pas nommé ?

D A L M A N Z Y.

Non. C'est la seule chose que vous ayez oubliée.

F A N N Y

Eh bien , c'est... Mais avant tout, il faut que vous me promettiez de la discrétion. Je crois que c'est la moindre chose que l'on puisse exiger quand on fait de pareilles confidences.

D A L M A N Z Y.

Il suffit. Je vous promets de garder le secret.

F A N N Y.

Vous me le jurez ?

D A L M A N Z Y.

Je vous le jure.

F A N N Y.

Eh bien , celui dont mon oncle a fait choix se nomme Dalmanzy.

D A L M A N Z Y avec vivacité.

Ciel ! c'est moi ! est-il bien vrai ? Quoi ! vous m'aimeriez , chère Fanny ?... Aurais-je pu vous inspirer... Ah ! dans ce moment , mon cœur est dans la presse. Hélas ! vous n'aviez sur mon âme que trop d'empire. Oui , chère Fanny , j'osais vous aimer , vous adorer dans le silence. Je craignais de vous offenser par un aveu....

FANNY.

M'offenser !.... Eh ! peut-on s'offenser d'un pareil aveu ? Je reconnais bien ici votre timidité : il fallait absolument vous enhardir par mon exemple. Convenez que j'ai bien du courage ; mais je ne m'en repens pas.

DALMANZY *d part.*

Quelle innocente ingénuité ! (*Haut.*) Chère Fanny , oui , votre image est toujours sous mes yeux , elle n'en sortira point ; mes sentimens pour vous ne s'altéreront jamais. Ah ! je sens trop que vous feriez le bonheur de ma vie ; mais... (*Il soupire*).

FANNY.

Qu'avez-vous à craindre ? Je vais instruire mon oncle de tout ; car votre timidité.... Oui , je cours vite assurer notre félicité.

DALMANZY.

Arrêtez , chère Fanny. (*Elle sort*).

SCÈNE III.

DALMANZY *seul.*

CIEL ! dans quel embarras me plonge ma curiosité ! Que vais-je devenir ? Elle va instruire son oncle de mes sentimens. Content de trouver l'occasion de me prouver combien il s'intéresse à mon sort , il s'empressera de former des nœuds qu'il avait déjà projetés ; alors je serai forcé.... Ciel ! lorsque j'y pense , tous mes sens s'affaissent. La voix d'un barbare préjugé se fait entendre au fond de mon âme. Quel destin est le mien ? Quoi ! je redoute des nœuds qui combleraient de joie et d'ivresse un autre , hélas ! plus heureux que moi. Faut-il que les charmes de l'union de deux cœurs formés par la nature l'un pour l'autre , remplissent mon âme d'a-

meritume. Il me faudra renoncer à Fanny !... Renoncer à elle, cela est impossible ! Qu'as-tu fait , ma Fanny ? tu voulais me rendre heureux, et tu m'as perdu. Avant ton fatal aveu, je jouissais du moins de la tranquillité. Je ne murmurais point du silence auquel j'étais condamné. Mes desirs n'osaient s'échapper. J'étais aussi content que je pouvais l'être. A cet heureux calme , tu fais succéder une agitation cruelle.... Ah ! Fanny, pourquoi m'avez-vous aimé?... (*Finette s'avance*). Quelqu'un vient.

FINETTE *entrant.*

Voilà notre heureux mortel. Écoutons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS.

FINETTE.

C'est moi, Monsieur : j'écoutais.

DALMANZY *à part.*

Ciel ! je suis perdu.

FINETTE.

Quoi ! vous vous plaignez d'être aimé ? En vérité , je ne vous conçois pas. Tout autre à votre place s'estimerait heureux d'inspirer à ma maîtresse le sentiment qu'elle a pour vous.

DALMANZY.

Ah ! je sens trop tout le prix d'un pareil bonheur : mais lorsque je porte mes regards sur l'avenir , je suis inquiet , agité par des réflexions cruelles.

FINETTE.

Vous craignez peut-être de rencontrer des obstacles?... Vous ne répondez rien.

DALMANZY.

Je ne vous le dissimulerai pas ; je crains de ne pouvoir obtenir la main de celle que j'adore. La fortune , la naissance ; en un mot , tout semble s'opposer à mes vœux.

FINETTE.

Du côté de la fortune , vous pouvez vous rassurer.

DALMANZY.

Quoi ! Fanny n'est pas la niece et l'héritière de M. d'Olban ?

FINETTE.

Détrompez-vous. Elle ne lui appartient pas.

DALMANZY.

Comment !

FINETTE.

Je vais vous mettre au fait. Celle que vous aimez est la fille d'un ami de M. d'Olban , qui mourut dans l'infortune. Il pensa que le sentiment qui l'unissait au père , lui faisait un devoir de prodiguer à la fille ses soins généreux. Encore jeune lorsqu'il s'en chargea , il n'a rien négligé pour son éducation. Insensiblement , elle lui a inspiré le plus vif intérêt , et bientôt il s'est regardé comme son père.

DALMANZY.

Ce que vous me dites-là ne m'étonne point. Douée par la nature de qualités précieuses , Fanny n'a pas eu de peine à fixer la tendresse de M. d'Olban , dont l'âme sensible et généreuse s'attendrit aisément sur le sort des infortunés.

FINETTE.

Ah ! vous le connaissez bien. Il a le cœur excellent. Tout ce qu'on peut lui reprocher , c'est son goût pour la retraite. Il évite autant qu'il le peut , les sociétés bruyantes ; en un mot , il n'a point les caprices , les passions frivoles des gens de son rang.

DALMANZY.

Il en a d'autres qui lui procurent des plaisirs plus vrais et plus purs. Cet heureux contraste avec ceux que le hasard a favorisés de ses dons futiles, ne le rend que plus estimable.

FINETTE.

D'accord ; mais il est aussi des bienséances qu'on ne peut enfreindre, sans heurter les préjugés.

DALMANZY.

Les préjugés ne sont rien pour l'homme qui ne sait fléchir que sous les devoirs sociaux.

FINETTE.

Je ne m'étonne plus s'il vous estime tant, car votre caractère semble sympathiser on ne peut mieux avec le sien. Je vous quitte, Monsieur, et vous laisse seul méditer sur la sottise des préjugés. (*Elle sort*).

SCÈNE V.

DALMANZY seul.

JE crois qu'elle s'égaye à mes dépens... Le langage de la raison lui paraît ridicule... Mais je pense à ce qu'elle vient de m'apprendre. Fanny n'est pas nièce de M. Dolban. Ce changement me permettrait-il d'espérer quelque succès ? Hélas ! je jette en vain mes regards sur l'avenir. Ah ! Fanny, pas un seul rayon d'espoir ne luit pour moi. Entrons chez mon colonel. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

FLORVAL, FINETTE.

FLORVAL.

DALMANZY est, dis-tu, mon rival?

FINETTE.

Oui, Monsieur, votre rival; et de plus, votre rival préféré.

FLORVAL.

Cela met un terme à mes soupirs. Elle ne perd rien en moi; et j'ai tout à regretter en elle. Mais que veux-tu faire? Il faut s'en consoler. Je ne suis point surpris si l'on me préfère Dalmanzy; moins léger, moins frivole que moi, on le croit plus sincère et plus susceptible d'une passion forte et constante... Je vais entrer chez Dolban. (*Il sort en fredonnant*).

SCÈNE VII.

FINETTE seule.

C'EST prendre son parti sans humeur. Il chante... ce n'est pas sa victoire. On est heureux d'avoir un tel caractère. L'adversité n'a point à gagner avec ces gens-là : tous ses coups portent à faux.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, FINETTE.

FRONTIN.

QUE fais-tu ici toute seule? Je te croyais avec M. de Florval? Qu'as-tu donc à démêler avec lui? Il te cherche toujours.

FINETTE.

De la jalousie!... Aurais-tu des soupçons?

FRONTIN.

Pas du tout... Mais...

FINETTE.

Mais?...

FRONTIN.

Oui... On n'est pas maître de la peur.

FINETTE.

Je te croyais plus hardi. Tu peux être tranquille : ma sagesse te répond de moi.

FRONTIN.

Soit. Mais la sagesse d'une femme est un meuble bien fragile, et le moindre choc le brise. Ne m'as-tu pas dit, qu'il était impossible de résister à ces Messieurs? L'on vient : c'est mon maître. Sortons.

SCÈNE

SCÈNE IX.

DALMANZY, DOLBAN.

DOLBAN.

OUI, mon cher Dalmanzy, tu dois désormais me regarder comme un ami, comme un père dont le cœur te sera toujours ouvert.

DALMANZY.

Ah ! mon colonel, le sentiment de la reconnaissance m'empêche de répondre à tant de générosité.

DOLBAN.

Tu étais encore dans ta première jeunesse, lorsque j'eus le bonheur de te compter au nombre de mes soldats. Dès les premiers instans, tu m'inspiras le plus vif intérêt. Les bonnes qualités que je ne tardai pas à découvrir en toi, l'augmentèrent de jour en jour ; et bientôt te chérir et t'aimer furent un besoin pour moi. Tu me donnas dès-lors les plus hautes espérances. Tu ne les as point démenties. Aussi brave que vertueux, tu sais combattre avec courage les ennemis de l'état.

DALMANZY.

Si j'ai obtenu quelques succès, je les dois à l'amour de mon pays. Guidé par ce noble sentiment, mon bras ne pouvait manquer d'être victorieux.

DOLBAN.

J'aime à voir en toi ce patriotisme qui doit animer tous les Français. Des rois étrangers menacent notre liberté ; ils voudraient l'anéantir ; mais qu'ils tremblent sur leurs trônes chancelans ! Déjà nous leur avons porté des coups mortels.

D A L M A N Z Y.

Ils devraient redouter notre valeur ; ils devraient savoir que notre bras armé pour la liberté fut toujours vainqueur.

D O L B A N.

Mon ami , je n'oublie pas encore que tu m'as dérobé à leurs coups meurtriers. Sans toi, dans la dernière affaire, j'aurais sans doute succombé. Ton corps, j'aime à me le rappeler, ton corps me servit de rempart.

D A L M A N Z Y.

J'ai fait mon devoir, mon colonel. En sauvant vos jours, j'ai servi la patrie, j'ai suivi l'impulsion d'un cœur rempli de reconnaissance.

D O L B A N.

Mon ami, quoi qu'il en soit, je t'en dois à mon tour ; et voici comment je veux m'acquitter avec toi. Je crois que Fanny ne t'est pas indifférente. L'aimerais-tu ?

D A L M A N Z Y.

Qui ne l'aimerait pas ?

D O L B A N.

Tu parais embarrassé. Chasse cette timidité ; ne crains point de m'avouer tes sentimens : je les approuve : aimer est un besoin que nous impose la nature.

D A L M A N Z Y.

Ah ! sans doute. Je l'ai éprouvé, dès que j'ai connu l'aimable Fanny.

D O L B A N.

Ta franchise me plaît, et justifie mon choix. Ecoute : voudrais-tu unir ton sort au sien ?

D A L M A N Z Y.

Je serais trop heureux, si je pouvais obtenir sa main.

D O L B A N.

Tu le peux. Le cœur de Fanny est à toi. Vous vous aimez l'un et l'autre. Personne ne s'opposera à votre hymen. Je suis sûr du consentement de sa famille. Je donne à Fanny, pour dot, la moitié de ma fortune. Ainsi tu vois qu'il ne tient qu'à toi d'accélérer ton bonheur.

D A L M A N Z Y.

Quelle générosité ! Faut-il qu'elle me soit inutile ?

D O L B A N.

Comment ! inutile !

D A L M A N Z Y.

Hélas ! oui.

D O L B A N.

Qui peut donc l'empêcher de former des nœuds tissés sous les auspices de l'amour et de l'amitié ?

D A L M A N Z Y.

N'exige point de moi, je vous en conjure, que je vous fasse connaître les obstacles qui me défendent d'aspirer à la main de Fanny.

D O L B A N.

Dalmanzy, que signifie ce langage ? Quoi ! vous aimez ma nièce, et vous semblez craindre de devenir son époux. Si j'étais moins prévenu en votre faveur, je pourrais soupçonner...

D A L M A N Z Y.

Ah ! gardez-vous de concevoir des soupçons que je n'ai point mérités ! Pourriez-vous supposer des intentions criminelles à celui qui est tout couvert de vos bienfaits ? Cette seule idée m'accable et me déchire.

D O L B A N.

Ah ! mon ami, je me repentirais moins d'avoir alarmé ta sensibilité, si elle ne me donnait dans cet instant une nouvelle preuve de la pureté, de l'innocence

de ton cœur vertueux. Mais aussi, pourquoi ce mystère ?

D A L M A N Z Y.

Je devrais, sans doute, n'avoir à votre égard aucune réserve. Mais dans cet instant, je suis forcé de garder le silence. Non, je ne puis vous apprendre quels sont les obstacles qui s'opposent à ma félicité. C'est un secret qu'il importe à ma tranquillité, le dirai-je ? à mon amour-propre, de ne pas dévoiler. Me l'arracher, ce serait me rendre malheureux pour le reste de mes jours. Souffrez que je me retire. J'ai besoin de calmer mes sens agités.

D O L B A N.

Je ne saurais l'en empêcher.

SCÈNE X.

D O L B A N *seul.*

CE silence obstiné m'étonne et m'inquiète... Quel peut être ce secret qu'il importe, dit-il, à son amour-propre de ne pas dévoiler ? Plus je réfléchis, et plus j'ai de peine à le deviner.... Serait-ce la naissance dont l'obscurité le ferait rougir ? Pourrait-il ignorer que son éclat n'est qu'un préjugé enfanté par l'orgueil, et que la vertu seule peut en imposer ?

SCÈNE XI.

FRONTIN, DOLBAN.

FRONTIN.

Monsieur, voilà vos lettres.

DOLBAN.

Donne.

SCÈNE XII.

DOLBAN seul.

(*Il en décachète une*). C'EST mon neveu qui m'écrit;
(*Il en décachète une autre*). Celle-ci est de mon cher
Albin. (*Il lit*). « Je n'ai point encore obtenu d'audience
du ministre ». Ah ! s'il avait rendu moins de services
à la Patrie , s'il avait des protecteurs puissans , il serait
déjà parvenu à lui parler. Mais ce brave officier n'a
pour lui que ses vertus et son mérite.

SCÈNE XIII.

DOLBAN, FANNY.

DOLBAN.

TE voilà , chere Fanny?... Je vais t'affliger.

FANNY.

Vous , m'affliger ?

DOLBAN.

Oui , ma chère amie.

FANNY.

Et comment ?

DOLBAN.

J'ai communiqué à Dalmanzy le projet dont je t'avais fait part ; il m'a répondu qu'il ne pouvait songer à devenir ton époux. Des obstacles , dit-il , s'opposent à cette union. Il n'a pas voulu me les faire connaître , malgré toutes mes instances. Je ne sais que penser d'un pareil mystère.

FANNY.

Est-ce qu'il ne m'aimerait pas ?

DOLBAN.

Il m'a dit qu'il avait pour toi les sentimens les plus tendres. Il s'estimerait heureux d'obtenir ta main. Mais encore une fois , je ne sais ce qui l'empêche de mettre le comble à ses vœux. Toi qui as des droits sur son cœur , peut-être en aurais-tu sur sa confiance. Essayes de pénétrer ce mystère.

FANNY.

Ah ! vous en avez encore plus que moi. Si nous sommes unis par ce sentiment de l'amour , il vous

est attaché par ceux de l'amitié et de la reconnaissance.

D O L B A N.

Il est vrai ; mais l'amour arrache souvent des secrets impénétrables pour l'amitié. J'ignore si je me trompe ; Dalmanzy a des chagrins qu'il semble vouloir dérober à nos regards , et cette langueur qui l'accompagne sans cesse décele trop que ses jours ne sont pas sereins. Ah ! s'il a des peines , pourquoi ne les épanche-t-il pas dans mon sein ? Elles y trouveraient un cœur prêt à les adoucir.

F A N N Y.

Vous êtes si bon , si généreux !

D O L B A N.

Il est si doux de consoler les malheureux ! Compatir aux maux d'autrui , est un sentiment bien naturel. Malheur à celui qui le méconnaît ! car il n'existe plus pour lui de vraies jouissances.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL.

F L O R V A L.

J E viens t'apprendre le plus fâcheux événement.

D O L B A N.

Quel est-il ?

F L O R V A L.

Tu sais le différend qui eut lieu ces jours derniers entre Dalmanzy et Belford. Ils se sont rencontrés. Ce dernier a provoqué Dalmanzy. Ils ont mis l'épée à la main. Le cliquetis de leurs armes avait attiré des spectateurs, dont quelques-uns ont été avertir la garde. Elle

est arrivée , mais trop tard ; déjà Belford avait été blessé mortellement. Elle a saisi Dalmanzy et l'a conduit en prison.

D O L B E A N.

Dieux ! que viens-tu de m'apprendre ? Quelle fâcheuse aventure ! Elle peut avoir les suites les plus funestes. Belford appartient à une famille puissante par les places et le rang qu'elle occupe. Elle ne manquera pas de poursuivre Dalmanzy et de venger la mort de son adversaire. N'importe , faisons tous nos efforts pour le sauver du danger qui le menace. Viens , que ton amitié me seconde dans cette circonstance.

F L O R V A L.

De tout mon cœur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X V.

F A N N Y seule.

DIEU, qui vois ma douleur , prends pitié d'un malheureux ; ne permets pas qu'il succombe !

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

DALMANZY seul enchaîné, reposant sur
une chaise près d'une table. Il dit en songe.

TU ne me verras plus, ô mère infortunée.... Un horrible supplice va me séparer de toi.... Seule, isolée sur la terre, tu n'auras personne dans le sein de qui tu puisses épancher tes chagrins. (*Il s'éveille*). Ciel ! quel songe affreux vient d'éveiller mes sens que captivait un sommeil trompeur ! Hélas ! au milieu du repos qui pour les malheureux est une douce consolation, je suis encore agité... Céleste affection de l'ame, doux présent de la nature ! ô tendresse filiale ! tu ajoutes encore à mes maux ; tu rends mes tourmens plus affreux. Sans toi, je sentirais moins les coups du sort qui m'accable. Non, sans vous l'univers n'aurait point mes regrets... Que dis-je ? je m'abuse. Hélas ! il est un autre sentiment qui m'intéresse encore. O Fanny ! Pardonne, ô ma mère ! si la sensibilité de mon cœur se partage entre une amante et toi ; mais je l'aimais et j'en étais aimé. Le ciel semblait nous avoir destinés l'un pour l'autre. O tendre et chère amante ! un jour peut-être il eût comblé nos vœux, en nous unissant par les liens de l'hymen. Ô délices de l'amour le plus pur ! c'est alors que nos cœurs vous eussent savouré avec ivresse ! Mais il faut renoncer à cette douce espérance. Un instant a tout détruit. Je ne dois plus songer qu'à ma funeste destinée. Emporté par l'ardeur de mon courage dans un terrible combat,

je me suis rendu criminel, et je n'attends que l'instant où la loi doit prononcer mon fatal arrêt.

SCÈNE II.

MADAME VOLSAN, DALMANZY.

MAD. VOLSAN.

Ah! mon cher fils!

DALMANZY.

Ciel! ma mère dans ces lieux!

MAD. VOLSAN.

Oui, c'est moi : viens dans mes bras. (*Ils s'embrassent*). Ah! je respire. Que ce moment est doux et cruel pour moi!

DALMANZY.

Comment avez-vous pu pénétrer dans ces funestes lieux? Je croyais qu'on en avait défendu l'entrée.

MAD. VOLSAN.

J'ai éprouvé, à la vérité, beaucoup de difficultés; mais ne pouvant résister au désir de te voir, de te parler, je me suis fait connaître au geolier; j'ai dit que j'étais ta mère : à ces mots, son épouse attendrie, tenant son enfant dans ses bras, a joint ses instances aux miennes, pour vaincre son opiniâtreté. Il n'a pu résister davantage.

DALMANZY.

Ah! que ne dois-je pas à celui qui me permet de presser sur mon cœur la mère la plus tendre et la plus infortunée! Nature, dans ce moment rempli de charmes,

tu me fais oublier l'horreur de mon sort. .. Vos yeux répandent des larmes.

M A D. V O L S A N.

Laisse-les couler. Elles soulagent une ame déchirée par la douleur.

D A L M A N Z Y.

Cessez de vous affliger. Oubliez mes maux pour un instant, et ne songeons qu'au plaisir si doux d'être réunis ensemble.

M A D. V O L S A N.

Que je cesse de m'affliger ! Ah ! je suis mère ; je ne saurais envisager d'un œil sec ces murs sombres qui t'environnent. Quand je songe à l'avenir, tous mes sens se glacent d'effroi.

D A L M A N Z Y.

Chassez loin de vous de noirs pressentimens. Ne vous livrez point au désespoir. Le ciel prendra pitié de votre fils, d'une mère infortunée. Il me protégera. Non, il ne permettra pas que je succombe.

M A D. V O L S A N.

Ah ! mon cher fils, tu t'efforces en vain de ramener le calme dans mon ame agitée. Je ne peux me dissimuler des craintes qui ne sont que trop fondées. Tu ne dois pas ignorer la rigueur des loix, et pour les faire fléchir, il faut des amis, des protecteurs puissans. Ta naissance...

D A L M A N Z Y.

Ne doit point vous alarmer. Tous les hommes sont égaux devant la loi. Ce n'est pas le rang, la naissance, mais l'indulgence, l'humanité qui peuvent seules nous soustraire à sa sévérité. Rassurez-vous donc.

M A D. V O L S A N.

Me rassurer, lorsque ta vie est en danger ! Non : je cours me jeter aux pieds de ton général, lui dé-

couvrir tous nos malheurs. Les larmes, les prières d'une mère ne seront pas sans succès.

D A L M A N Z Y.

Gardez-vous, ma mère, de faire cette démarche! Vous savez combien il est important de taire le secret de ma naissance. S'il était découvert, je ne pourrais plus rester au régiment, sans être exposé aux insultes et au mépris. Reposez-vous sur l'amitié de mon colonel. Il est mon bienfaiteur; il ne négligera rien pour me servir dans la circonstance. Il a du crédit; le général l'estime: espérons donc tout de son zèle et de ses soins. (*Il regarde derrière lui*).

M A D. V O L S A N.

J'y consens, puisque tu le veux. Hélas! puisse-t-il rendre un fils à sa mère!... Tu parais inquiet?

D A L M A N Z Y.

Je crains que l'on ne nous surprenne. Eloignez-vous de ces lieux: prenons garde de compromettre ce généreux geolier.

M A D. V O L S A N.

Je partage ta juste inquiétude... Je vais me séparer de toi. Ah! mon ami, que cette séparation me coûte aujourd'hui! Mais la prudence la commande: il faut s'y résoudre. Que je t'embrasse avant de sortir de ces lieux. Adieu. Il faut donc m'arracher de tes bras! Mais... mais tu me reverras bientôt.

D A L M A N Z Y.

Adieu, ma mère. (*M. Dolban entre. L'apercevant, il dit*): Ciel! je suis perdu! (*Elle sort*).

M A D. V O L S A N.

SCÈNE III.

M. DOLBAN, DALMANZY.

DOLBAN.

Quoi ! c'est-là votre mère , Dalmanzy ?

DALMANZY.

Hélas ! oui, Monsieur.

DOLBAN.

Par quel hasard se trouve-t-elle dans ces lieux ?

DALMANZY.

Nous n'avons jamais été séparés l'un de l'autre.

DOLBAN.

Quoi ! votre mère était auprès de vous, et vous ne me l'avez pas fait connaître ! Quelle peut être la cause de cette réserve ? Un pareil mystère a droit de m'étonner.

DALMANZY.

Ah ! mon colonel, n'ajoutez pas à mon malheur en m'accablant de reproches. Je sais tous les titres que vous avez à ma confiance. Mais soyez sûr que ce n'est que par des motifs bien puissans que je me suis déterminé à ce silence.

DOLBAN.

Je crois les deviner. L'amour-propre a, je pense, beaucoup de part à cette conduite. Votre mère est peut-être dans l'infortune ; et vous avez voulu qu'elle

fût ignorée. Je loue votre délicatesse : elle fait l'éloge de vos sentimens.

D A L M A N Z Y.

L'infortune est le moindre de ses malheurs. Mes appointemens suffisent à notre existence. Aussi, combien de fois ne vous bénit-elle pas ! Car je ne l'ai pas laissé ignorer vos bienfaits. Ils adoucissaient ses chagrins ; ils calmaient son inquiétude sur mon sort.

D O L B A N.

C'en est assez. Je veux la connaître, lui parler. Dans ce moment, elle a, sans doute, besoin d'être consolée. Apprenez-moi sa demeure ; que j'y vole à l'instant... Quoi ! vous hésitez ?...

D A L M A N Z Y.

Je crains...

D O L B A N.

Que craignez-vous ?

D A L M A N Z Y *à part.*

Comment me tirer de cet embarras ? (*Haut*). Je voudrais bien vous satisfaire ; mais...

D O L B A N.

Mais...

D A L M A N Z Y.

Je ne peux...

D O L B A N.

Quoi ! vous ne pouvez m'accorder cette faveur ? Ah ! Dalmanzy, je croyais la mériter.

D A L M A N Z Y.

Dieu ! quelle situation !

D O L B A N.

Quelles sont les raisons qui vous portent à me la refuser ?

DALMANZY.

Hélas ! ne cherchez point à les pénétrer.

DOLBAN.

Cette opiniâtreté m'inquiète , et redouble l'intérêt que vous m'inspirez. Parlez ; expliquez-moi ce mystère. Donnez à l'amitié des preuves de votre confiance. Auriez-vous des secrets pour celui que vous devriez regarder comme un père ? Vous savez quel était mon projet lors de ce funeste combat. L'espoir ne nous est point ravi. Je peux te sauver du danger qui te menace , et te faire partager ma fortune.

DALMANZY.

Trop généreux mortel , vos procédés , le dirai-je ? vos procédés m'accablent. Dans ce moment , je voudrais vous être moins redevable. Les services que vous m'avez rendus ne me placeraient pas entre la cruelle alternative de vous offenser , ou de rougir en vous confiant un secret qu'il m'importe de ne pas dévoiler.

DOLBAN.

Quel langage étrange ! Vous auriez à rougir , vous ! Non , je ne peux le croire.

DALMANZY.

Il n'est pourtant que trop vrai !

DOLBAN.

Cesse de me rien dissimuler. Rends-toi , mon fils , aux instances d'un ami qui a besoin de lire dans ton âme.

DALMANZY.

Non , je ne pourrai jamais me rendre à ce que vous desirez.

DALMANZY.

Parles ; ne crains rien , mon ami , rends-moi le dépositaire de tes peines.

DALMANZY *à part.*

Quel cruel combat ! Je ne saurais résister davantage.
Je vais lui tout découvrir.

DOLBAN.

Tu ne me réponds pas. Tu hésiterais encore !...

DALMANZY.

Non... L'amitié l'emporte sur l'amour-propre. Je vais tout vous apprendre. Il m'en coûtera sans doute beaucoup. N'importe. Ecoutez.

DOLBAN.

J'écoute.

DALMANZY.

Je n'ai point tant à me plaindre de l'infortune que de la fatalité de ma naissance. Je suis un de ces êtres proscrits dans la société par des préjugés aussi injustes que barbares. Je suis, le dirai-je ? le fruit d'un amour malheureux. Ma mère n'était pas faite pour le sort qu'elle éprouve. Elle m'a appris que l'ambition, l'orgueil de celui à qui je dois le jour étaient la seule cause de l'état où nous sommes l'un et l'autre. Ainsi, victime des passions humaines, je suis condamné à traîner dans l'obscurité le fardeau de ma pénible existence.

DOLBAN.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? Quel cruel souvenir il me rappelle ! Ah ! je sens plus que jamais combien je suis coupable ! Qu'avais-je besoin d'arracher ce fatal secret ?

DALMANZY.

Vous gémissiez ! Mon sort vous afflige !

DOLBAN.

Je gémissais sans doute sur ta fatale destinée. Le récit de tes malheurs m'a vivement affecté. Je dirai plus ; il a renouvelé dans mon âme de douloureux sentimens. Ils empoisonnent des jours qui devraient être sereins. Ce langage te surprend ?

DALMANZY.

DALMANZY.

Il est vrai.

DOLBAN.

Tu as cru, sans doute, que j'étais heureux. Séduit par les apparences, il n'est point étonnant que tu ayes partagé l'erreur de la multitude. Mais je veux te détromper, en te confiant, à mon tour, les chagrins que j'éprouve. Leur nature, leur rapport avec les tiens t'étonneront. Je dois le jour à un père qui joignait à l'éclat de la naissance une fortune considérable. Ces deux avantages, qui ne sont rien aux yeux de l'homme qui pense, lui avaient inspiré l'ambition la plus démesurée et l'orgueil le plus insupportable. Il n'a pas craint de sacrifier à ces deux passions le bonheur de ma vie. Né avec un cœur sensible, je ne fus pas long-tems sans distinguer celle que le ciel semblait m'avoir destinée. C'était la fille d'un gentilhomme peu fortuné, mais respectable par ses vertus. Animés tous deux de l'amour le plus tendre, nous goûtâmes ses plaisirs. Hélas! qu'ils nous coûtèrent! Nous aperçûmes bientôt le précipice où nous étions tombés. Je voulus réparer ma faute; mais ce fut en vain. Je sentis alors tout le poids de l'autorité paternelle... Ah! Sophie de Volsan!

DALMANZY avec vivacité.

Sophie de Volsan! Ciel! qu'entends-je! Que dites-vous? Ah! mon père! (*Il se jette dans ses bras*).

DOLBAN.

Quoi! tu serais mon fils? Quel moment! Ah! ne m'abuses-tu point?

DALMANZY.

Tenez, prenez cette lettre: elle dissipera vos doutes.

DOLBAN.

Oui; ces traits, sa main les a tracés. Ah! mon fils, viens dans mes bras; que je te serre, que je t'em-

D

brasse !... Je sens dans ce moment combien il est doux d'être père. Mon cœur tressaillit de joie. Me pardonneras-tu tous tes chagrins ?

D A L M A N Z Y.

Au milieu des transports que la nature me fait éprouver, peut-il rester dans mon âme des souvenirs douloureux ? Je suis trop heureux de retrouver un père que m'avaient arraché l'orgueil et l'ambition.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL.

D O L B A N.

V I E N S, cher Florval, viens partager notre allégresse.

F L O R V A L.

D'où naît ce transport ?

D O L B A N.

Tu le croiras à peine. Ta sœur...

F L O R V A L.

Ma sœur ?

D O L B A N.

Le ciel nous la rend. Oui, Sophie existe. Voilà son fils.

F L O R V A L.

Son fils !

D O L B A N.

Oui, c'est lui-même. Sophie habite la même ville que nous. Elle est dans ces lieux. Je l'ai vue moi-même sortir de cette prison.

F L O R V A L.

Je suis confondu. Je doute encore....

D O L B A N.

Comme toi , j'avais peine à le croire. Mais cette lettre a dissipé toutes mes incertitudes. Tiens , lis.

F L O R V A L.

Oui , c'est elle-même. Mais qui ne serait pas surpris? N'y a-t-il pas du prodige en tout ceci? Je rencontre à-la-fois une sœur dont je n'espérais plus aucune nouvelle, un frere que je ne croyais que mon ami ; enfin un neveu qui m'a supplanté. Oui , mon cher Dalmanzy , je suis votre oncle , et j'en suis enchanté. Mais que nos transports d'allégresse ne nous fassent point perdre des instans précieux. Employons tous nos soins pour sauver celui qui nous intéresse plus que jamais. Le tribunal s'assemble ; il n'y a pas de tems à perdre. Il faut nous transporter chez le général. Tu connais sa rigueur et la sévérité de ses principes. Il nous importe de les faire fléchir , car tu sais l'influence que lui ont acquise ses vertus civiles et militaires. L'estime qu'il a pour toi , me présage que nous vaincrons l'inflexibilité de son caractère.

D O L B A N.

Je me rends à tes sollicitudes. Cher Dalmanzy ! je vais me séparer de toi pour briser tes chaînes. Oui , bientôt , j'espère , tu seras libre ; bientôt les mains innocentes seront dégagées de ces fers honteux. Adieu , mon fils. (*Il l'embrasse.*)

D 2

SCÈNE V.

D A L M A N Z Y *seul.*

LE sort enfin se lasse de me persécuter. Il paraît que contre moi , tous ses traits sont émoussés. Au milieu de mes fers , j'ai le bonheur , hélas ! inespéré , de retrouver dans mon bienfaiteur , celui que la nature m'avait donné pour père. O ma mère ! quelle sera ta joie , ton étonnement !..... Quelqu'un vient.... C'est elle.... Ah ! venez apprendre une nouvelle qui va causer votre allégresse.

SCÈNE VI.

M A D A M E V O L S A N , D A L M A N Z Y.

M A D. V O L S A N.

Tes fers sont-ils brisés ?

D A L M A N Z Y.

Ce que j'ai à vous apprendre est plus intéressant,

M A D. V O L S A N.

Est-il rien au monde qui m'intéresse plus que ta liberté ?

D A L M A N Z Y.

Celui qui m'a comblé de bienfaits , qui fut mon protecteur... Non , vous ne le croirez jamais.

M A D. V O L S A N.

Eh bien ?

D A L M A N Z Y.

Eh bien , il est mon père.

M A D. V O L S A N.

Ton père ! est-il possible ? Le ciel me rendrait un
amant , un époux ! Comment s'est-il fait connaître ?

D A L M A N Z Y.

Tantôt , il vous a vu sortir de ma prison. Il m'a en-
tendu vous nommer ma mère. Ce nom créé par le senti-
ment n'échappe jamais à l'oreille de l'homme sensible.
A peine restés seuls , il m'a reproché de ne vous avoir
pas fait connaître. Il a voulu savoir quelles étaient les
raisons d'une pareille réserve. Je n'ai pu résister à ces
instances qui décèlent trop bien son amitié pour moi.
Je lui ai tout appris. Que je rends grâce à cet épan-
chement !

M A D. V O L S A N.

Tout ce que tu viens de me raconter me transporte
de joie. Un nouveau jour luit pour moi. Sa clarté bien-
fesante vient ranimer mon cœur trop long-tems flétri par
la douceur. Qui l'aurait dit ? Mes derniers jours seront
encore sereins ! Je vais revoir celui que j'aime. Un père
injuste et despote osa s'opposer à notre union.... Ah !
loin de moi ces cruels souvenirs ! Ne songeons qu'à l'évé-
nement qui va faire succéder à notre infortune la féli-
cité la plus pure. Mais.... quelles réflexions déchirantes
viennent agiter mon esprit ! O mon père ! il me semble
entendre tes reproches... Je vois ton ombre errante
autour de moi. Que dis-je ? Elle me poursuit , elle
m'adresse ces mots terribles.... Fille cruelle , je t'ai
donné le jour , et tu m'as arraché la vie.

D A L M A N Z Y.

Calmez cette agitation.

M A D. V O L S A N.

Si tu savais , mon fils , quels remords me tourmentent

mentent ! J'ai hâlé les jours d'un père qui m'adorait, et j'ignore si je possède encore un frere.

D A L M A N Z Y.

Oui , vous en avez un. Il est l'intime ami de mon père.

M A D. V O L S A N.

Il est dans ton régiment ?

D A L M A N Z Y.

Le voilà qui s'avance.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL.

F L O R V A L.

O ma sœur ! ô mère infortunée ! je te revoie encore,

M A D. V O L S A N.

Quoi ! c'est toi , cher Florval ? Que nos cœurs se pressent l'un contre l'autre. Depuis long-tems le ciel t'avait privé d'une sœur. Il te la rend ; il me rend un frere. Mais pourquoi cet air triste et morne ?... Tu ne réponds rien....

F L O R V A L *à part.*

O mère infortunée !

M A D. V O L S A N.

Parlez : que faut-il que j'apprenne ?

F L O R V A L.

Quel noir pressentiment !

F L O R V A L.

Ma langue se glace.

M A D. V O L S A N.

Dieux ! je tremble pour mon fils.

F L O R V A L.

O malheureux Dalmanzy ! Vous êtes perdu. Un arrêt de mort....

M A D. V O L S A N.

Dieux ! qu'ai-je entendu ?

D A L M A N Z Y.

Destin funeste ! de tes coups , voilà le dernier.

M A D. V O L S A N.

Quoi ! la mort d'un criminel !... De quelle horreur suis-je environnée ! Mon âme se déchire.... Tout mon être se dissout... Quel sentiment j'éprouve en cet instant ! Puisse-t-il être le dernier qu'exhale la nature ! Mon dieu ! mon dieu ! ne souffrez pas que mes yeux voyent désormais la lumière ; elle serait pour moi une horrible obscurité.

F L O R V A L.

O ma sœur ! calme un instant tes sens éperdus. Il nous reste encore quelque espoir.... Ton fils peut échapper à la mort.

M A D. V O L S A N.

Il pourrait se sauver ?

F L O R V A L.

Nous pouvons , sans rien craindre , arracher de ces lieux le malheureux Dalmanzy. Une chaise de poste nous attend à quelques pas. Il n'y a pas un instant à perdre.

MAD. VOLSAN.

Allons , mon cher fils , fuyons de ces lieux. Tu parais
hésiter ?

DALMANZY à part.

Je ne sais que résoudre.

MAD. VOLSAN.

Songes qu'un moment peut nous perdre.

DALMANZY.

Ma mère , songez qu'en me sauvant j'expose votre
frère. N'avons-nous pas à craindre d'être arrêtés dans
notre fuite ? Je veux être seule victime de la fatalité.

FLORVAL.

Quoi ! vous attendrez le coup qui doit vous frapper !
Ah ! Dalmanzy , au nom de votre mère qui gémit , au
nom de l'amitié qui tremble pour vos jours , fuyons ,
fuyons de ces lieux. (*Il l'entraîne.*)

DALMANZY.

Ciel ! prends pitié d'un malheureux qui n'espère plus
qu'en toi. (*Il se fait du bruit.*) J'entends du bruit , les
portes s'ouvrent.....

MAD. VOLSAN appercevant les Gardes.

Dieux ! nous sommes perdus.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GARDES.

LE CHEF.

Monsieur, il faut nous suivre.

MAD. VOLSAN.

Arrêtez. Il est mon fils.

LE CHEF.

Nous avons des ordres qu'il faut exécuter.

MAD. VOLSAN.

A-t-on pu vous ordonner d'arracher un fils à sa mère ?

LE CHEF.

C'est avec peine , Madame , que nous nous acquittons d'un pareil devoir.

MAD. VOLSAN.

Enest-il qui vous commande d'être insensibles ? Quoi ! vous voudriez me séparer de ce que j'ai de plus cher ? Ah ! si la nature ne vous parle point en notre faveur , eh bien , traînez-nous tous deux à l'échafaud.

DALMANZY.

Ah ! ma mère , ne les accablez point de reproches. Ils ne font qu'obéir à la loi.

MAD. VOLSAN.

O fils infortuné ! tu te montres généreux , même envers ceux qui te livrent à tes bourreaux ! Viens , que

je te presse contre mon sein. Enlacé dans mes bras ,
personne ne pourra t'en arracher.

D A L M A N Z Y.

O ma mere ! pour la dernière fois, que je vous mouille
de mes larmes !..... Pour la dernière fois nos cœurs se
pressent avec émotion. O douleur ! Dans un moment ce
feu sacré de l'amour filial qui m'anime va s'éteindre
avec mon existence... Et toi , chère Fanny , toi pour qui
je brûlais de l'amour le plus pur !... je vais aussi te
quitter. Je n'entendrai plus les accens si touchans qui
portaient dans mon âme tout le feu de la sensibilité.
Reçois mes tristes adieux. (*A sa mère*). Ma mère ,
dites-lui qu'en mourant je pensais encore à Fanny.
Adieu pour la dernière fois. (*Il se jette au milieu des
gardes.*)

M A D. V O L S A N.

Cruel ! tu me fuis ! Barbares ! arrêtez : où traînez-
vous mon fils ? Dieu ! je me meurs. (*Elle tombe éva-
nouie dans les bras de Florval.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, DOLBAN.

D O L B A N.

G A R D E S , arrêtez : il est libre.

D A L M A N Z Y.

Ciel ! qu'entends-je ?

F L O R V A L.

Est-il bien vrai ?

D O L B A N.

C'est à notre digne général que nous devons ta grace.
Lorsqu'il a su que tu étais mon fils , son cœur généreux

et sensible a bientôt partagé ta cruelle situation : en un mot, il a tout employé pour détourner les coups qui te menaçaient. Le ciel a secondé ses efforts. Il a rendu un fils à son père. (*Appercevant Mad. de Volsan*). Que vois-je !... Sophie expirante ! Amante toujours chérie !

M A D. V O L S A N.

Qui me parle ?

D O L B A N.

C'est ton amant.

F L O R V A L.

C'est ton frère.

M A D. V O L S A N.

Dieux ! me trompé-je ?... Mon fils !

D O L B A N.

Il est libre. C'est son père qui te l'apprend.

M A D. V O L S A N.

Quoi ! c'est toi , cher Dolban ? Le ciel nous réunit après de longs malheurs. Hélas ! depuis long - tems j'étais isolée sur la terre. Que je suis heureuse ! Le ciel me rend aujourd'hui un frère , un amant et un fils qui vont désormais partager ma tendresse.

F I N.

COMÉDIES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

L'Apothéose de Beaurepaire, comédie en 1 acte et en vers, du citoyen Lesur.	1. 15 s.
Le Château du Diable, comédie héroïque en 4 actes et en prose, du citoyen Loaisel Tréogathe.	1 5
La Bisarrerie de la Fortune, comédie en 5 actes et en prose, par le même.	1 10
Le Cousin de tout le Monde, comédie en 1 acte et en prose, du citoyen Picard.	1 5
Les Brigands de la Vendée, opéra-vaudeville en 2 actes et en prose, par le C. Boullant.	1 5
Arlequin friand, comédie en un acte et en prose, par le Citoyen Picard.	1 5
La Moitié du Chemin, comédie en trois actes et en vers, par le C. Picard.	1 10
A-bas la Calotte, ou les Déprêtrisés, comé- die en un acte, par le citoyen Rousseau.	1 5
Le Rival Inattendu, comédie en 1 acte et en prose, par le citoyen Gassier St- Amand.	1 5
Michel Cervantes, comédie en trois actes, mélée d'ariettes, paroles du Citoyen Ga- mas, musique du Citoyen Foignet.	1 10

De l'Imprimerie de CORDIER, rue neuve Beau-
repaire, N^o. 382.



